



Festival de Bayreuth 2019 Émotions lyriques sur la Colline verte

Se rendre au Festival de Bayreuth constitue le « Graal » du mélomane. Le très haut niveau d'exécution des interprètes, chanteurs, chœurs et musiciens, l'audace des mises en scène, le prestige d'un lieu qui fut conçu par Richard Wagner lui-même et le poids de l'histoire font de la « colline verte » ou de la « colline sacrée » un lieu quasi mystique propice à la représentation des ouvrages lyriques du compositeur conçus comme des « œuvres d'art totales ».

Confortés par l'esprit révolutionnaire de Richard Wagner qui ne craignait pas d'affirmer dans ses écrits son indépendance intellectuelle, son libre arbitre politique, ou sa sensualité flamboyante, les descendants du maître de Bayreuth qui président ou ont présidé aux destinées du Festival ont tous privilégié à un moment ou à un autre la vocation du théâtre à devenir un véritable « atelier »

lyrique, un lieu exceptionnel de création, voir même de révolution artistique, une figure de proue d'une nouvelle pensée, d'un nouvel agencement dans la mise

en scène qui ouvre la porte à tous les délires et à toutes les extrapolations. C'est ainsi que les mises en scènes classiques ont progressivement disparu du Festspiel

au grand dam des tenants d'une stricte orthodoxie wagnérienne et que le Regietheater a pris le pouvoir, initié par Wieland Wagner dès les années 1970.

Créée en 2016, cette production bénéficie du recul nécessaire et ne fait plus guère scandale



n'est pas question dans ce propos d'ouvrir le débat du pour ou contre le règne désormais sans partage du metteur en scène mais de relater simplement les émotions uniques ressenties au cours de quelques soirées vécues au Festival de l'été 2019....

Tout commence avec le Parsifal d'Eric Laufenberg, transposé au cœur du Kurdistan Iranien dans une communauté religieuse chrétienne. Créée en 2016, cette production bénéficie du recul nécessaire et ne fait plus guère scandale, les références à un Klingsor converti à l'Islam, la transformation en GI de Parsifal, et le garçonnet qui s'écroule au moment de la mort du cygne ne soulèvent aucune tempête parmi le public. Seuls subsistent le très puissant message panthéiste de la scène finale avec son corrolaire de tolérance universelle et la non moins

puissante réduction de la pensée "chrétienne" du compositeur à sa dimension purement artistique.

Vocalement le plateau est dynamisé par l'énergie surnaturelle d'Elena Pankratova, l'une des plus belles Kundry jamais entendues à Bayreuth, elle aspire vers les sommets de l'art du chant le Gurnemanz d'airain de Gunther Groissbock et le lumineux Parsifal d'Andréas Schager.

La direction de Semyon Bychkov palpète plus qu'elle ne s'étire et s'abstient avec délicatesse et sensibilité de toutes langueurs et longueurs superflues. Tonnerre d'applaudissement au rideau final avec une ovation rarement entendue pour Elena Pankratova.

Changement d'atmosphère pour le Tristan et Iseult représenté dans la mise en scène également déjà vue de Katarina Wagner. L'arrière petite fille du compositeur

« dépeussière » le mythe de Tristan avec un réalisme teinté d'une certaine rudesse, Tristan et Isolde s'aiment d'un amour non maîtrisable et le philtre passe quasiment en pertes et profits, et à la mort de Tristan, le roi Marke récupère fièrement à son bras, son trophée, la blonde Isolde qui préfère un avenir radieux de souveraine à une sépulture auprès de son cher et tendre Oulala-lala, adieu au message du « drapeau noir » qui flotte à la fin de l'œuvre, adieu à la fusion de l'éros, thanatos, et adieu aussi à une certaine poésie. Quelques trouvailles techniques fort bien réalisées quand même avec dans la scène du délire qui précède sa mort, les visions comateuses de Tristan qui croit voir sa bien aimée apparaître et se volatiliser.

Musicalement la somptueuse lecture de Christian Thielemann enflamme et envoûte tout le théâtre, et

fait oublier la très médiocre Isolde de Petra Lang, totalement dépassée par la tessiture du rôle, empétrée dans des graves inaudibles, un bas médium vacillant et des aigus vinaigrés.

Le solide Tristan de Stefan Vinke et l'imposant roi Marke du monumental Geor Zeppenfeld viennent fort opportunément relever la qualité du plateau.

Applaudissements aussi polis que brefs pour cette soirée qui ne restera assurément pas dans les annales.

On attendait avec impatience le Tannhäuser de Tobias Kratzer annoncé comme volontairement provocateur. In fine le message s'articule plutôt autour de la dichotomie du monde wagnérien. Un univers contestataire, provocateur, révolutionnaire et parfois hors la loi s'oppose à l'ordre établi, aux conformismes, aux bourgeois, aux traditions. Le propos relève donc



les contradictions comportementales du compositeur lui-même dont le passé révolutionnaire finira par s'accommoder sans souci des contraintes (ou supposées telles...) indispensables à la fréquentation assidue des puissants et au bien être qui en résulte. Pour Tannhäuser, l'odyssée commence donc sur les routes de Thuringe, flanqué de deux marginaux, un nain dénommé Oskar et une drag queen noire (Le gâteau au chocolat), et épaulé par Vénus qui conduit un vieux « tube » citroën.

Le quatuor déjanté mais plutôt bon enfant va révéler son côté « obscur » en écrabouillant un pauvre vigile qui tentait de l'empêcher de voler du carburant...

Au second acte, retour au monde des traditions empestées et à l'incontournable théâtre dans le théâtre. Les marginaux vont envahir le Festspielhaus pendant la représentation de Tannhäuser et on rit de bon cœur en voyant Katarina Wagner

appeler la police pour faire évacuer les lieux...

Le troisième acte apporte le lot de scènes crues ou vulgaires attendu dans ce type d'environnement, bien évidemment Wolfram va violer Elisabeth et Oskar utilise un morceau d'affiche en guise de papier toilettes...

Point de rédemption pour Tannhäuser qui va continuer son errance au volant du vieux tube Citroën, dans l'attente d'un très hypothétique avenir plus radieux...

Au rideau final la salle se déchaîne mais les orthoxes perdent vite la partie face à la frénésie des pro Kratzer, hourras et bravi l'emportent donc et c'est plutôt justifié si l'on ne considère que la maîtrise artistique, la direction d'acteurs, et l'esthétique

globale d'un propos superbement mené et magistralement imaginé.

Sur le fonds la pertinence récurrente de ces adaptations conduit à une forme de routine dont il va bien falloir sortir un jour... Reste à imaginer ce portail du 21ème siècle qui conduira l'art lyrique dans une autre dimension....

Vocalement ce Tannhäuser est tout simplement merveilleux avec des interprètes de très haut niveau, Stephen Gould étincelant en Tannhäuser aux côtés de Lise Davidsen, Elisabeth dont l'impact vocal se répercute presque physiquement dans la salle et d'Elena Zhidkova, Vénus au physique d'argile mais à la voix phénoménale....

Valéry Gergiev a vu sa direction quelque peu critiquée pour des motifs qui ne sont guère évidents. Les contestataires lui reprochent sans doute d'inscrire sa lecture dans un romantisme adapté aux montagnes russes de la mise en scène et de ne pas prendre suffisamment de risques....

Mais les aléas acoustiques et les décalages piègeux de la fosse du Festpielhouse sont à l'évidence mieux maîtrisés par les habitués des lieux comme Christian Thielemann que par des chefs qui les découvrent...Au final, une soirée palpitante et somptueuse.

Et le voyage à Bayreuth demeure un « must absolu » pour les mélomanes....

Yves Courmes

Le voyage à Bayreuth demeure un « must absolu »